

JACQUES LE GOFF

LA VIEILLE EUROPE
ET LA NÔTRE

ÉDITIONS DU SEUIL

25, bd Romain-Rolland, Paris XIV^e

ISBN 978-2-02-112180-3

© C.H.Beck, Munich, pour les cartes

© Éditions du Seuil, juin 1994 pour la langue française

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal.

L'Europe est ancienne et future à la fois. Elle a reçu son nom il y a vingt-cinq siècles et pourtant elle est encore à l'état de projet. La vieille Europe peut-elle répondre aux défis du monde moderne ? Son âge est-il source de solidité ou cause de fragilité ? Ses héritages la rendent-elle capable ou incapable de s'affirmer dans la modernité ? En historiens, interrogeons la longue durée.

L'Europe fait son entrée dans l'histoire par la porte de la mythologie. Fille d'Agénor, roi de Phénicie, elle aurait été enlevée par Zeus métamorphosé en taureau qui la conduisit en Crète, où, de ses amours avec le roi des dieux, naquit Minos. L'Europe ainsi baptisée par les géographes grecs

de l'Antiquité naît dans le mythe au sein de la plus ancienne strate de haute culture de l'Occident, la culture grecque. Et pourtant, la géographie n'imposait pas l'individualisation d'un continent Europe. Le dessin de leurs côtes identifie l'Afrique ou les Amériques. L'Europe n'est que la pointe de l'immense continent asiatique qu'il faut donc appeler eurasiatique. Mais les Grecs n'apportent pas de réponse à une question qui deviendra et restera majeure : quelles sont les limites de l'Europe à l'Est ? Les steppes de l'actuelle Russie, les hauts plateaux qui séparent l'Anatolie des vallées de l'Euphrate et du Tigre sont la zone indécise où l'Europe sort de l'Asie.

Les Grecs ont pourtant une nette conscience de l'opposition entre ces deux continents et leurs habitants. Selon ses théories, qui accordent un rôle déterminant à l'influence du climat sur la nature physique et morale des individus et des sociétés, comme le fera Montesquieu au XVIII^e siècle, Hippocrate, le célèbre médecin grec qui vécut à la fin du V^e et au début du IV^e siècle avant l'ère chrétienne, estime que les Européens sont courageux mais belliqueux, tandis que les Asiatiques sont sages, cultivés mais sans ressort ; les Européens tiennent à la liberté et sont prêts à se battre pour elle. Leur régime politique préféré est la

démocratie ; les Asiatiques acceptent aisément la servitude en échange de la prospérité et de la tranquillité, ils s'accommodent de régimes despotiques. Ce schéma idéologique qui subsistera jusqu'aux Lumières et au-delà (le concept marxiste de mode de production asiatique n'est-il pas l'héritier de la théorie du despotisme asiatique ?) reflète la mentalité d'hommes marqués par la lutte des cités grecques contre l'Empire perse mais offre à la naissance de la conscience européenne l'idée démocratique. Cette idée, le monde moderne la retrouve précisée et compliquée par l'histoire : les nations démocratiques d'aujourd'hui ont d'autres dimensions que l'Athènes antique mais Platon et Aristote ne sont-ils pas toujours des sources de la réflexion européenne sur la démocratie ?

Quelques thèmes majeurs de l'histoire de l'Europe sont ainsi posés dès l'Antiquité grecque. Les données géographiques toujours fondamentales, quoique modifiées par l'histoire politique, ne posent-elles pas toujours la même question : quelles frontières à l'Est pour l'Europe ? La civilisation grecque a proposé des valeurs essentielles qui sont toujours aujourd'hui des instruments intellectuels et éthiques pour les Européens : l'idée de nature, l'idée de raison, l'idée de science,

l'idée de liberté et surtout peut-être le concept de doute et sa pratique. L'esprit critique n'a-t-il pas été un des outils essentiels de la pensée et de l'action des Européens et ne demeure-t-il pas aujourd'hui un de ses grands atouts face au ritualisme ou au fondamentalisme d'autres pensées qui n'ont pas su accueillir le doute méthodique ?

L'Empire romain semble marquer un dérapage de l'Europe. Il est centré sur la Méditerranée, il englobe de larges portions de l'Afrique et de l'Asie ; mais son centre, c'est l'Italie, pays européenissime. Il fait mordre sa civilisation unitaire sur de vastes régions : Portugal, Espagne, nord de l'Angleterre, Gaule, vallée du Rhin jusqu'à Maastricht, vallée du Danube jusqu'à Aquincum aux portes de l'actuelle Budapest. L'empreinte romaine est toujours visible dans nombre de villes européennes car cette empreinte est surtout urbaine. L'Empire romain diffuse une langue qui donnera naissance à l'ensemble des langues romanes et qui demeure encore aujourd'hui, et il faut espérer qu'elle le demeurera longtemps, une langue européenne de culture, le latin. Respectant les nations, il accorde avec l'empereur Cara-

calla, au début du III^e siècle de l'ère chrétienne, le titre, dont on est fier, de citoyen romain. Un saint Paul déjà, qui bénéficiait de ce titre, se sentait avec une égale fierté juif et romain. L'Empire romain répand dans cette Europe qui va de l'Écosse à la Sicile et de la Galice à la future Hongrie des habitudes que l'on retrouve toujours dans les mœurs européennes, qu'il s'agisse d'une haute culture fondée sur l'écrit, le livre et l'école, ou de pratiques quotidiennes. Les Européens consomment du vin au-delà des régions qui le produisent, utilisent la pierre et la brique, en successeurs de ces maçons et de ces architectes qu'ont été les Romains, ou encore ils font un usage public et sonore de la parole qui, dans les diverses langues de l'Europe, suscite un peu partout des orateurs et s'exprime par la rhétorique.

Mais sous son apparente unité l'Empire romain a figé un grand clivage : celui qui sépare Occident latin et Orient grec.

L'Empire romain en Occident ne survécut pas à l'invasion et à l'installation des peuples, surtout germaniques, venus d'au-delà du *limes*. L'inefficacité de la ligne militaire de défense contre les nomades montre que toute muraille est incapable d'arrêter le mouvement de l'histoire et que les ensembles politiques et culturels qui s'enfer-

ment derrière ces murailles ne s'en exposent que mieux au déferlement de ceux qu'elles n'ont su ni accueillir ni intégrer. L'effondrement de l'Empire romain est dû aussi à la déstructuration d'une économie monétaire à long rayon d'action, au développement d'une crise urbaine, à la fragmentation de l'économie en des régions ruralisées, à la paupérisation des masses et à la crise des valeurs du monde païen. La préfiguration d'Europe qu'a été l'Empire romain d'Occident rend ainsi manifeste la nécessité pour un ensemble politique et culturel de garder vivantes ensemble une économie et une monnaie, des villes innovatrices, des populations échappant à la misère et des valeurs capables d'inspirer une foi et d'éclairer l'action.

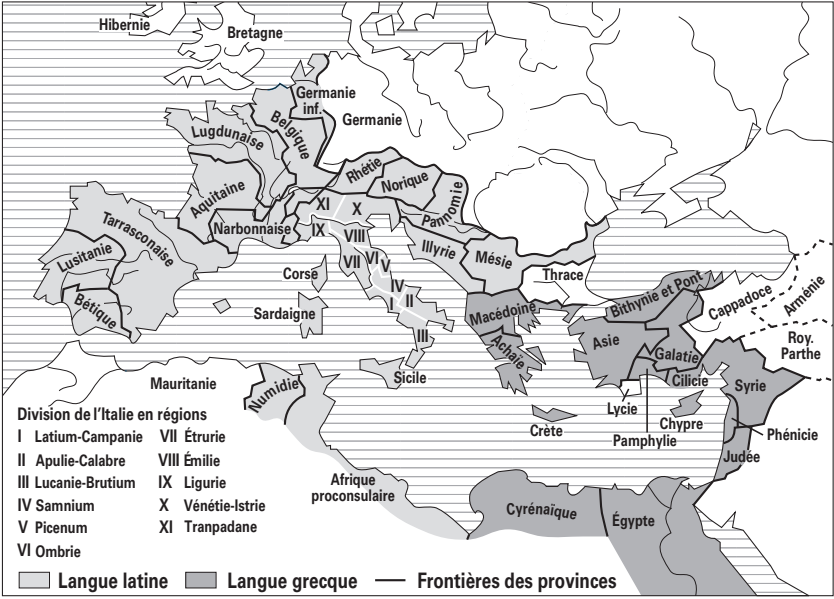
La grande nouveauté religieuse et idéologique de l'Europe occidentale, à partir du IV^e siècle, c'est le christianisme. Bientôt, il se scinde en un christianisme latin à l'Ouest et grec à l'Est, ce qui approfondit l'opposition entre la partie latine et la partie grecque de l'Empire romain. Ces deux christianismes s'éloignent toujours plus l'un de l'autre et créent une frontière culturelle de longue durée que viendront durcir des frontières

politiques, de la Scandinavie à la Croatie d'un côté, englobant Baltes, Polonais, Tchèques, Slovaques, Hongrois, Slovènes, et de la Russie à la Grèce de l'autre côté. Un aspect de cette frontière offre aujourd'hui une image saisissante : le fossé passe entre la Croatie romaine catholique à l'Ouest et ce qui sera à l'Est la Serbie orthodoxe. Cette frontière, le schisme d'Orient la sanctionne en 1054. Il soustrait définitivement l'Église grecque à la papauté romaine et sépare la Chrétienté occidentale de Byzance et du monde slave orthodoxe. Elle va opposer deux ensembles : à l'Est, un monde byzantin fastueux, conservateur des héritages antiques, de plus en plus affaibli par l'exploitation économique des Occidentaux, amenuisé par l'avance turque jusqu'à sa chute en 1453, un monde où le roi – le *basileus* – cumule un pouvoir impérial et un pouvoir pontifical et un monde russe hésitant entre le modèle occidental et les attraits de l'Orient asiatique ; à l'Ouest, un monde divisé, barbarisé, mal unifié par deux têtes, le Pape et l'Empereur, mais qui va connaître un extraordinaire essor économique, politique, culturel et qui va entreprendre une expansion de plus en plus offensive, la Chrétienté latine. Cette Chrétienté, c'est l'Europe médiévale. Les peuples installés dans l'Empire romain forment avec les

populations qui y vivaient des États, placés sous l'autorité d'un chef conquérant qui prend le titre de roi et instaure une dynastie régnante : les Goths puis les Lombards en Italie, les Wisigoths en Aquitaine et en Espagne, les Francs en Gaule, les Anglo-Saxons dans une multiplicité de petits royaumes en Grande-Bretagne.

Ainsi se dessine une première ébauche d'Europe sur un double fondement : la composante communautaire de la Chrétienté, modelée par la religion et la culture, et la composante plurielle des divers royaumes fondés sur des traditions ethniques importées ou pluriculturelles anciennes (Germaines et Gallo-Romains par exemple en Gaule). C'est la préfiguration de l'Europe des nations, car dès ses origines l'Europe montre que l'unité peut être faite de la diversité des nations : nations et unité européennes sont liées.

Le christianisme marque d'autant mieux son empreinte qu'elle se traduit aussi dans les institutions, imposant à l'ensemble des États chrétiens un double réseau : celui des diocèses, puis des paroisses, et celui du monde monastique où triomphe au début du IX^e siècle une même règle, celle de saint Benoît. Le monachisme bénédictin



L'Empire romain sous Auguste

va dans les siècles suivants habituer les Européens à des pratiques du temps qui sous-tendent encore la gestion actuelle de nos journées. C'est d'abord le grand partage entre un temps de la prière et un temps du travail qui introduit une division entre ce qui demeurera et s'affirmera comme un temps du travail et ce qui évoluera vers un temps du repos, du loisir et de la fête. Ce sont, d'autre part, les premiers signes sonores du temps qui s'imposent à tous : la sonnerie des cloches, ancêtres de l'horloge parlante. C'est enfin l'emploi du temps des moines selon les divisions régulières des heures canoniques du jour et de la nuit, organisation du temps individuel et collectif qui sera relayé par un emploi du temps des bourgeois et des marchands à partir du XIV^e et du XV^e siècle, apprenant aux Européens les bénéfices d'une gestion rationnelle du temps, atout économique et moral qui profitera à l'Europe même si les puissants (souverains, industriels, bureaucrates) abusent de leur pouvoir sur le temps.

Deux phénomènes capitaux émergent de cette réorganisation de l'Empire romain d'Occident.

Le premier, c'est le refus d'un pouvoir théocratique, à la différence de l'Orient byzantin. En Occident, à l'Église et au pape le pouvoir religieux, au roi le pouvoir politique. Le précepte

évangélique règle la dualité des pouvoirs : « Rendez à César ce qui est à César. » L'Europe va échapper au monolithisme théocratique qui a paralysé Byzance, et surtout l'Islam, après avoir favorisé son expansion.

Le second, c'est le brassage ethnique qui résulte de la création de la Chrétienté et des royaumes chrétiens : aux Celtes, Germains, Gallo-Romains, Anglo-Romains, Italo-Romains, Ibéro-Romains, Juifs, se mêleront Normands, Slaves, Hongrois, Arabes par des acculturations qui annoncent ce que sera une Europe ouverte aux vagues d'immigration – une Europe de la diversité culturelle et du métissage. Cependant, apparaît dans l'Espagne wisigothique un des mauvais démons de l'Europe, l'antisémitisme.

Un effort d'unification politique de la Chrétienté occidentale sous forme d'un empire indépendant de l'Empire grec byzantin se produit à deux reprises : avec Charlemagne couronné Empereur à Rome en 800, avec Othon I^{er} lui aussi couronné par le Pape à Rome en 962. Cette résurrection impériale donna naissance à une institution plus théorique et symbolique que réelle, le « Saint-Empire romain de nation germanique »,

dont Rome était la capitale idéale. Mais les pays autres que l'Allemagne s'en émancipèrent bientôt, même l'Italie dont la subordination au pouvoir impérial allemand fut le plus souvent théorique. L'Empire fut habituellement une forme vide dans l'Europe médiévale ; se disputant la suprématie du pouvoir spirituel sur le pouvoir temporel, ou inversement, le Pape et l'Empereur s'épuisèrent en vains conflits, se marginalisant par rapport à la vraie évolution politique de l'Europe, celle de la genèse des États modernes nationaux à partir du XIII^e siècle.

Les partages de l'Empire carolingien au IX^e siècle avaient amorcé une division majeure de l'Europe continentale entre la Francie occidentale (la future France) et la Francie orientale (la future Allemagne). Mais ils avaient fait peser sur l'Italie une domination partielle par les Allemands qui, se combinant avec l'État pontifical, allait empêcher la réalisation de l'unité italienne jusqu'au XIX^e siècle. Entre France et Allemagne, une zone indéfinie, baptisée au départ Lotharingie, inapte à se transformer en État, allait constituer un terrain d'affrontements pluriséculaires entre Français et Allemands.

Cependant, au début du VIII^e siècle, la grande vague de la conquête arabe atteint l'Europe occi-

dentale. Si l'implantation musulmane est faible et éphémère en Provence, plus importante et durable mais malgré tout limitée en Sicile, elle submerge la plus grande partie de l'Espagne avant que, au XII^e et surtout au XIII^e siècle, les petits royaumes chrétiens du Nord de la péninsule, Castille, Léon, Navarre, Asturies, Galice, Aragon, ne fassent lentement, puis rapidement, reculer les musulmans, au cours de la *Reconquista*. Ce n'est qu'en 1492 que l'Espagne chrétienne, unifiée par l'union de la Castille et de l'Aragon, chassera définitivement les musulmans de leur dernière implantation, le petit royaume de Grenade.

L'épisode de l'Empire carolingien n'est qu'un avatar de la construction européenne, mais les résultats de son partage après le traité de Verdun (843) et ses rectifications accentuent la préfiguration d'une Europe politique lourde de succès comme de conflits. Le couple France-Allemagne s'y précise, mais l'instable Lotharingie y introduit une pomme de discorde redoutable. L'Italie, de son côté, y figure surtout comme une proie que l'Allemagne au Moyen Age, la France à la Renaissance, les grands États européens jusqu'au XIX^e siècle guigneront pour le plus grand malheur de l'Europe, là aussi.

Ces traités de partage du IX^e siècle mettent

pourtant en lumière une donnée fondamentale de l'Europe : pointe occidentale du continent eurasiatique, les différents types de sols, d'économies, de civilisations y convergent par bandes, étagées du nord au sud. Les États créés par les Carolingiens s'efforcent d'avoir, dans un découpage vertical, un morceau de chaque bande. Cette diversité géographico-historique, pour être respectée, réclame des constructions complémentaires entre elles et harmonieuses qui préservent la personnalité et la richesse de chacun. Cela, malheureusement, ni Charlemagne, ni Charles Quint, ni Louis XIV, ni la Révolution française, ni Napoléon ne l'ont compris.

Paradoxalement, le Moyen Age, où l'Europe prend forme, est la période où le mot disparaît presque et où ses rares usages n'en font guère qu'une expression géographique. Un chroniqueur du VIII^e siècle écrit pourtant de la victoire de Charles Martel à Poitiers en 732 qu'elle a opposé aux musulmans les Européens. Mais les termes le plus souvent usités pour l'ensemble européen sont Chrétienté d'une part, Occident de l'autre.

L'Europe, cependant, s'ébauchait politiquement et culturellement dans son développement interne et au contact d'adversaires et de concurrents. Comme dans les conflits internes à l'Europe,

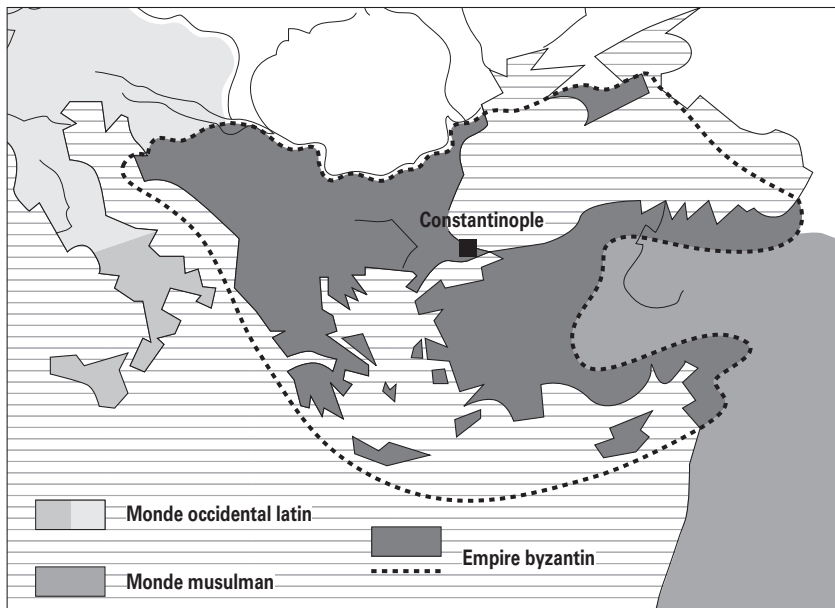
on ne voit en général dans ces contacts que des affrontements. On voit l'islam faire de l'Espagne le prolongement du monde musulman asiatico-africain et les Turcs grignoter à partir du xv^e siècle un morceau de l'Europe à son extrémité sud-orientale. Mais il ne faut pas oublier que ces contacts eurent lieu également sous une forme pacifique et profitèrent à l'Europe. Par l'Espagne et par la Sicile, parvinrent au Moyen Age en Europe les techniques, les sciences, la philosophie que les Arabes avaient héritées des Grecs, des Indiens, des Iraniens, des Égyptiens, des Juifs. Ces apports permirent à l'Europe occidentale, qui a su les assimiler, les adapter, les recréer et tirer d'elle-même d'autres ressources, de réaliser son extraordinaire essor médiéval : elle dépassa ainsi la puissance et égala la civilisation des grandes aires politico-culturelles chinoise, indienne, musulmane, byzantine.

Le Moyen Age a équipé l'Europe. Il s'est montré conquérant et novateur dans le domaine de la technologie en sachant améliorer et diffuser des techniques qui lui étaient souvent antérieures. S'il est exagéré de parler de révolution technologique, il y a eu une forte accélération d'un progrès

technologique très lent jusque-là. Le Moyen Age reste un monde du bois, mais il a fortement accru l'usage de la pierre et du fer. A partir du XIII^e siècle, il a commencé à exploiter des mines ou des gisements de fer, de plomb, de cuivre et de houille. Quant aux sources d'énergie, le phénomène essentiel est la diffusion considérable du moulin à eau d'abord, à la campagne comme à la ville, avec ses applications à usage industriel (moulin à fer, à fouler, à tan, à bière, à papier, etc., et la scie hydraulique), puis du moulin à vent apparu à la fin du x^e siècle. Le moulin est devenu une véritable machine.

Les transports terrestres ont été améliorés par l'aménagement et l'entretien de routes, la construction de charrettes plus grandes et plus solides, l'aménagement de l'attelage des bêtes de somme, la meilleure protection des marchands et des convois commerciaux, la construction de ponts et l'ouverture de voies nouvelles dont la plus célèbre a été la voie alpestre du Gothard au XIII^e siècle.

Les progrès ont été encore plus importants dans le domaine maritime, surtout à partir du XIII^e siècle : constructions de navires de plus grand



Le monde occidental aux XIII^e-XV^e siècles 1204

tonnage (*naves* méditerranéennes, *cogges* hanséatiques), remplacement du gouvernail latéral par le gouvernail d'étambot plus mobile qui assure une manœuvre plus sûre, meilleure voilure (diffusion de la voile latine), perfectionnement de l'astrolabe et des mesures astronomiques, diffusion de la boussole, établissement de cartes plus correctes. A l'aube du XVI^e siècle, l'Europe a les moyens techniques pour découvrir et conquérir le monde. La Chine les possédait également, mais elle ne les utilisa pas. Il faut sans doute chercher les raisons de cette différence de comportement dans la culture et les mentalités, dans un moindre attachement rituel des Européens à la tradition et dans une plus grande mobilité sociale. Il est remarquable en effet que les innovations technologiques semblent avoir été le fait aussi bien des communautés religieuses que des communautés laïques, des seigneurs que des paysans, des communautés villageoises ou urbaines que des individus.

Dans le domaine agricole, les progrès ont surtout consisté dans un plus grand usage du fer dans l'outillage, dans la diffusion de nouveaux instruments (la charrue à roue et à versoir dissymétrique et la herse), dans l'utilisation d'un système d'attelage d'épaulé ne comprimant pas la poitrine

RÉALISATION : PAO ÉDITIONS DU SEUIL
IMPRESSION : IMPRIMERIE HÉRISSEY À ÉVREUX
DÉPÔT LÉGAL : JUIN 1994. N° 22704 ()